

complètement armées de l'esprit humain. L'histoire ne nous offre pas un seul exemple d'une nation qui, trouvant un défaut dans sa langue, en ait pris une autre de propos délibéré. Il est vrai que par l'action du temps, sous l'influence de la civilisation et du contact des peuples entre eux, une langue acquiert plus de grâce et de douceur et se développe progressivement suivant son caractère original ; mais son principe vital, son âme, si l'on peut s'exprimer ainsi, est fixé pour toujours. Si l'on admet ce fait, il faut également accepter cet autre que les langues modernes, loin d'être le résultat du développement d'un original plus simple, sont au contraire, une simplification d'un premier langage plus compliqué ; dans la période la plus ancienne de son histoire, tout le monde le reconnaît, chaque peuple emploie un idiome synthétique, si obscur et si compliqué que les efforts des générations suivantes ont pour unique objectif de s'en débarrasser en adoptant un dialecte vulgaire qui n'est pas à proprement parler

un nouvel idiome, mais une transformation de l'ancien.

Parce que la langue zouloue est très développée, juste et parfaite, et que le peuple qui la parle est dans l'état de sauvagerie, beaucoup d'auteurs croient pouvoir en inférer que cette race a dû posséder jadis une civilisation plus avancée, aujourd'hui perdue, et que c'est là le seul moyen d'expliquer la perfection de sa langue. Ce serait une grave et dangereuse erreur que d'accepter une pareille conclusion. La race zouloue a encore sa vie nationale à vivre ; elle n'est pas la survivante d'une civilisation éteinte. Loin d'être surpris de la merveilleuse luxuriance originale, semblable à celle des fleurs sauvages, des langues incultes parlées par les peuples non civilisés, nous devons y reconnaître un phénomène bien connu. A peu d'exceptions près, plus on remonte à l'origine d'une langue, plus on la trouve riche de formes dont elle se débarrasse en vieillissant. Les affaires, la nécessité d'économiser le temps, obligent ceux qui la parlent à agir

ainsi; si elle meurt et s'efface de la vie des hommes, comme le sanskrit et le latin, les nouveaux idiomes qui naissent d'elle, de même que le phénix renaît de ses cendres, se passent des formes synthétiques qu'ils remplacent par d'autres. Doutons si nous pouvons, discutons tant que nous voudrons, mais il doit y avoir dans l'intelligence d'une race un principe vivant doué du pouvoir d'habiller les idées sous les formes des mots, et une perfection logique de penser agissant inconsciemment, opérant dans tout le diapason des sons, dans tout l'orbite de la raison, sans que ceux-là même qui agissent aient conscience de l'œuvre que la raison leur fait accomplir. Ainsi peut-il se faire que des nations absolument étrangères l'une à l'autre, séparées par des centaines d'années ou des milliers de kilomètres, arrivent inconsciemment à l'usage des mêmes formes. Au premier abord celui qui recueille, dans l'Afrique centrale, les vocables employés par les populations qui l'entourent, constate avec étonnement que la langue de ces sauvages

possède une grammaire. Comme la grammaire n'est que l'ordonnement des mots, qui eux-mêmes ne sont que les représentants des idées, il n'est pas plus extraordinaire que le sauvage ait une grammaire de sa langue qu'une gymnastique de ses membres, puisque toutes deux sont une représentation diverse et particulière des pensées de son âme ; et si l'on est bien pénétré de cette pensée que certains procédés naturels d'habiller les idées de mots et de phrases sont inhérents à l'esprit humain abandonné à lui-même, on peut facilement faire table rase de toutes les vaines tentatives de trouver des affinités entre des races qui n'ont peut-être jamais eu de relations, par la simple raison que le génie créatif de chaque peuple a puisé dans un fond intellectuel qui était la propriété commune de la race humaine.

Il ne faut pas croire que l'étude des idiomes de races sauvages, tandis qu'ils sont encore, pour ainsi dire, à l'état de solution et que la servitude d'une littérature contemporaine, ou de documents

conservés par des inscriptions monumentales ou des papyrus ne les a pas encore enchaînés, soit inutile ou ne fasse pas faire un pas à la connaissance approfondie de l'histoire de l'humanité, ce qui est après tout l'objet et la fin de toute science. Elle est au contraire inappréciable. C'est la voix criant du désert : « Nous sommes hommes ! nous avons les mêmes faiblesses, la même force, les mêmes passions que vous ! Nous sommes hommes ! tels que l'étaient vos ancêtres avant l'aurore de votre civilisation. Nous sommes hommes ! et nous pouvons devenir ce que vous êtes si seulement la chance nous favorise. Nous nous sommes défendus contre les fauves de la forêt et de la rivière. Nous avons fondé des communautés, établi des coutumes ayant force de lois. Nous avons inconsciemment développé des langues et des dialectes différenciés par des règles délicates ; quelques-uns, comme le bantou, réglementés par des lois euphoniques, peuvent rivaliser avec ceux de la grande famille aryenne ; quelques autres, comme

le langage du Hottentot et du Bushman, déshonorés par des sons inarticulés (*clicks*) étrangers à la voix humaine, appartiennent à la brute plutôt qu'à l'homme. » De telles considérations font naître la sympathie la plus profonde dans le cœur du philanthrope et du philosophe; en forant ces fontaines scellées il se rapproche davantage des sources de l'intelligence humaine; il saisit, pour ainsi dire, la nature vivante et jette la sonde dans des eaux profondes dont on ne connaît pas encore le fond.

La simple lecture des noms des langues connues, partiellement connues, ou totalement inconnues, jointe à la certitude qu'il en existe des quantités d'autres dont on ne connaît pas même les noms, devrait suffire à empêcher les spéculateurs de discuter légèrement le problème de l'origine du langage, et les déterminer à laisser la solution de cette question capitale à la génération prochaine qui aura du moins des matériaux abondants sur lesquels fonder son jugement. On ne peut argumenter que du connu à l'inconnu, et le passé ne se

déchiffrera que par l'étude attentive des phénomènes existants. Comment avons-nous la présomption de spéculer sur les lois qui ont présidé, il y a deux mille ans, au temps du crépuscule obscur de l'histoire, au développement et à la décadence de certaines langues, tandis que nous négligeons l'étude de ce qui se passe sous nos yeux, quand nous les ouvrons ? Quelle leçon profonde ne pouvons-nous pas tirer de l'examen des raisons qui ont fait qu'une partie seulement, la plus forte et la plus indépendante, de la grande famille bantu ait adopté les claquements de langue du vil Bushman ? Comment s'est-il fait que les membres des tribus apparentées d'aussi près que les Zoulous et les Sotos ne puissent, par l'intervention d'une loi euphonique, se comprendre mutuellement, tandis que des voyageurs allant d'un Océan à l'autre, de Zanzibar au Congo, à travers des régions qu'on n'avait jamais traversées auparavant, ont pu se faire entendre ? Ce sujet offre à chaque pas des questions du caractère le plus intéressant ; mais les

hommes de notre génération ne peuvent que jeter un regard de l'autre côté de ce précipice, de ce gouffre béant, en se demandant avec stupéfaction comment il s'est produit.

Toutes les données que nous possédions il y a cinquante ans, sur les langues qui s'étaient parlées en Afrique, à une époque quelconque depuis la création, auraient pu facilement se réunir en un bien petit ballot. L'ancien égyptien n'était pas déchiffré; les inscriptions puniques et tifinagues n'étaient pas découvertes. On tenait généralement l'arabe pour la langue du nord de l'Afrique, mais avant la conquête de l'Algérie par les Français on ne savait rien sur les tribus indigènes. A l'est on ne connaissait absolument rien de la longue ligne de côtes, qui s'étend de la mer Rouge au cap de Bonne-Espérance, et, à l'ouest, du cap Vert au cap de Bonne-Espérance, on n'avait que peu de renseignements pratiques sur la partie au sud de l'équateur; mais l'existence de grammaires et de vocabulaires des langues bunda et congo,

préparés deux siècles plus tôt par les missionnaires portugais, était un fait bibliographique avéré et ils excitaient la curiosité dans les grandes bibliothèques à côté d'un petit nombre de livres éthiopiens de même époque et de même impression. Quant aux langages parlés par la race nègre au nord de l'équateur, on n'en avait pas la moindre idée.

Si considérables qu'aient été depuis les derniers temps les découvertes géographiques (sans compter que géologues, botanistes, ethnologues et linguistes suivent le grand explorateur en ramassant ses miettes) nous ne pouvons cependant pas encore dire que nous possédions une vue générale sur l'ensemble de l'aire linguistique, ni que nous soyons maîtres des détails. Les langues de l'Afrique n'ont pas encore trouvé la place qui leur convient parmi celles du monde. Aucune description satisfaisante, aucune classification basée sur des faits scientifiques, n'a encore été offerte au public, quoiqu'il y ait eu quelques études scientifiques faites sur cer-

taines parties de ce vaste champ. La population de l'Afrique appartient à un grand nombre de races totalement différentes, il n'y a donc rien d'étonnant que les différences réciproques de leurs idiomes soient plus distinctement marquées que partout ailleurs. La confusion de langues si nombreuses et si différentes dans la moitié septentrionale du continent est si grande qu'il semble qu'on doive désespérer de jamais porter la lumière dans ce chaos et de classer les idiomes distincts. En Asie et en Europe nous avons les traditions linguistiques de plusieurs siècles et comme appoint une chaîne ininterrompue de preuves monumentales et littéraires : en Afrique il n'y a rien. C'est l'opinion d'un des plus illustres maîtres de la philologie comparée.

Il est de toute évidence que l'Afrique doit avoir été colonisée du nord au sud. Les tribus furent poussées toujours plus avant vers l'intérieur et en même temps les formes de leur langage se modifièrent. Pendant une longue suite de siècles le